



N. I. — Samedi — 26 octobre 1833.

AUX DAMES.

LA bise des automnes a sifflé dans les bruyères; les jardins sont dépouillés de leurs couronnes de fleurs, les arbres de leurs feuillages de verdure; les feuilles jaunies jonchent la terre humide, la vue des vallées est uniforme, l'atmosphère glacée, le soleil voilé; la vie des châteaux devient solitaire et morose! Aussi, les châteaux sont abandonnés, les délicieuses campagnes désertées et chaque jour de brillans équipages rentrent d'un pas rapide au sein de la capitale.

Frimas glacés, aquilons orageux, blanche parure des hivers, salut! Salut, vous qui nous rendez les douces causeries du soir et les soirées

magnifiques et les spectacles dans tous leurs charmes. Salut, vous qui nous rendez les anges de nos poèmes et de nos romans, les déesses de nos fêtes, les oracles de nos modes. Salut, vous qui paierez à l'écrivain ses travaux et ses inspirations du printemps par un regard, une larme, un sourire dérobés dans le tourbillon du monde à la jeune amante, à la mère attendrie.

L'hiver, c'est le règne de la beauté, le règne des plaisirs, le règne de l'artiste. Oui, l'hiver, avec ses joies qui enivrent et ses rêveries devant le foyer domestique, nous crée une patrie commune de parfums et de danses, de fleurs et de poésie, de musique et d'amour; l'hiver rend aux femmes fatiguées des silencieuses beautés de la nature, leurs romanciers et leurs poètes; aux poètes et aux romanciers, leurs indulgentes lectrices.

Maintenant qu'il est là, maintenant qu'il frappe à notre porte, hâtons-nous de lui ouvrir, hâtons-nous de jouir, hâtons-nous d'effeuiller les roses de la vie.... Aujourd'hui est à nous, qui sait si nous aurons demain !

Oh ! par pitié pour vos belles années de jeunesse qui s'écoulent rapidement, arrachez votre âme à cette terrible préoccupation des catastrophes contemporaines qui la presse de ses bras de fer, glace le sourire sur vos lèvres, fait mourir la joie dans votre cœur !

Qu'importe que dans sa marche désordonnée notre siècle, avec son scepticisme amer, se jette, effrayante réalité, au milieu de vos rêves magiques et de vos divines croyances ? Qu'importe qu'une aride philosophie ait dépouillé notre vie de ses prestiges ? Qu'importe qu'autour de nous les regards effrayés n'aperçoivent que des ruines d'où les hommes du jour, les traits frappés au sceau d'une sombre mélancolie, surgissent comme des anges déchus accablés du poids de leur existence ?

Le char enflammé du destin nous entraîne, marchons !.... Mais que les terreurs de l'avenir et les spectres du passé s'évaporent dans l'air enivrant des bals, ou s'oublient sur les pages ineffables d'un livre.... Dansons sur les fleurs qui bordent le précipice, vidons la coupe brûlante des plaisirs avant qu'elle nous échappe, chantons l'hymne du cygne.

C'est au milieu de cette atmosphère du siècle, glacée par l'égoïsme, empoisonnée par le matérialisme, que nous, au cœur de poète et d'artiste,

toujours soumis à l'influence du monde des illusions, toujours dévorés du saint enthousiasme des arts et du génie, nous venons prendre place au banquet commun de l'idéale patrie que l'hiver crée aux âmes poétiques. Vainement la polémique aux regards sombres et farouches étend chaque jour son impitoyable empire : fidèles à notre mission nous ne vous parlerons qu'amour, poésie, foi, dévouement, grandeur d'âme, patriotisme, bonheur, langage presque oublié dans ces temps d'amère dérision, de railleuse incrédulité ; c'est l'oubli des souffrances, c'est la vierge de l'espérance que nous invoquons ; ce sont toutes les joies et toutes les vertus que nous adorons. Quelquefois, armés du fouet sanglant de la satire, nous flagellerons cette époque orgueilleuse ; mais souvent aussi, dans nos nouvelles, nous nous rappellerons que, filles et amantes, épouses et mères, vous avez la force du lion et la résignation des anges ; souvent aussi nous nous rappellerons que le patriotisme a des Charlotte Corday et des comtesse Platter, l'amour des comtesse de la Lavalette et le génie des Staël.....

LE RÉDACTEUR EN CHEF.

L'ÎLE FRIVOLE.

Un fameux amiral nous a rendu compte d'un voyage qu'il fit dans cette île. Nous nous contenterons de donner ici la substance de sa narration, de la quintessencier.

Un jour qu'il était en mer, bien loin, bien loin, un vent impétueux, qui soufflait du nord, le poussa dans cet espace immense de l'Océan où l'on ne soupçonne aucune contrée. On allait sans savoir où, lorsqu'un matelot cria : terre, terre ! On se dépêcha d'aborder. Le rivage n'offrait aucun vestige d'habitation, et déjà l'on craignait que l'île (c'en était une) ne fût déserte, lorsque le capitaine étant monté sur une hauteur, découvrit, avec une vive satisfaction, une ville située à quelque distance, et qui lui parut aussi grande que Paris. Il en prit à l'instant le

chemin, suivi de sa troupe, et trouva une garde nombreuse qui l'arrêta aux portes de la ville : cette ville était la capitale de l'île Frivole.

Or, c'était une loi dans ce pays de n'admettre aucun étranger, s'il ne possédait quelque talent utile, dont le gouverneur lui-même faisait l'examen. Il se présenta, accompagné d'une troupe nombreuse de pantomimes et de comédiens, chargés de le distraire et de faire en même temps les fonctions de douaniers. Ce gouverneur était, au reste, un joli cavalier, un gouverneur fashionable, qui devait son titre au crédit de sa sœur, femme très-jolie et très-bien en cour.

Qui êtes vous ? demanda-t-il aux nouveaux venus. — Des étrangers répondirent-ils naturellement. — Quels sont vos talens pour être admis dans la ville de l'Esprit ? (on appelait ainsi la capitale). — En ma qualité de chef de la troupe, dit l'amiral, je répondrai le premier. Je suis géographe et astronome, ce qui signifie que je connais la terre et le ciel, comme vous connaissez votre ville, dont, à vrai dire, j'ignorais l'existence. Ensuite je suis physicien : la nature n'a point de secrets pour moi. Ensuite je suis mathématicien : je pèse, je mesure, je nombre la création ; moi, qui vous parle, je puis vous dire, en vertu de la Trigonométrie, quelle est la hauteur de cette tour que vous voyez à deux mille pas. Ensuite.... Il allait continuer, mais un éclat de rire sec et strident l'interrompit au moment où il reprenait l'énumération de ses connaissances. C'était le gouverneur et sa suite qui se permettaient cet insolent accès de gaieté. — L'amiral en fut un peu déconcerté ; néanmoins, pour se donner une contenance, il poursuivit : J'ai à bord des constructeurs qui savent doubler le mouvement d'un vaisseau par la coupe ; des ouvriers mineurs qui creusent les entrailles de la terre pour lui arracher les trésors qu'elle renferme. — Un nouvel éclat de rire succéda au premier. Des chirurgiens et des médecins qui pénètrent l'intérieur du corps humain comme vous en voyez la surface. — On éclata à ne plus s'entendre. Pour le coup, l'amiral devint tout à fait piteux.

Le gouverneur était las de rire ; déjà il se retirait, et l'on refermait les barrières, quand tout à coup une voix s'éleva dans la foule qui dit : Monsieur l'étranger, laissez là tous vos grands talens qui ne vous serviront à rien dans la ville de l'Esprit. J'y ai fait ma fortune en chantant. « Sublime gouverneur, reprit l'amiral inspiré, comment avais-je oublié

de vous dire que notre nation excelle en danse , en musique , en toilette et en cuisine ? » Le gouverneur revint sur ses pas , et chacun battit des mains. Il y aurait eu cent portes , on les aurait ouvertes....

Les étrangers eurent à se féliciter de l'accueil que leur firent les habitans de la ville de l'Esprit. Ce devait être , comme ils le pensèrent de suite , une ville très-avancée en matière de civilisation. Ils virent tout d'abord une espèce de voitures semblables à nos omnibus , une espèce d'hommes semblables à nos sergens-de-ville , et beaucoup de boue.

Les premiers besoins satisfaits , l'amiral songea à réparer ses vaisseaux endommagés par la tempête , mais il lui fallait du bois. On lui dit qu'à dix lieues de la ville , il trouverait une forêt dont les arbres étaient tels qu'il pouvait les désirer. Déjà il partait pour la reconnaître , lorsqu'il lui vint un ordre d'aller friser la cour ; mon Dieu oui , d'aller friser la cour ! — Sa fierté en fut d'abord bien indignée , et il se promettait de ne pas obéir à un ordre si étrange et si humiliant , quand un homme bien mis , et qui l'observait , lui conseilla avec intérêt de ne pas écouter l'élan d'un vain amour-propre , ajoutant d'ailleurs que le roi et sa famille lui faisaient honneur en lui confiant leurs augustes toupets. Grand merci , pensa l'amiral , qui finit pourtant par céder aux raisons que lui alléguait l'obligeant inconnu. A la cour , on lui sut gré de s'être exécuté de bonne grâce. On le complimenta , et lui , encouragé par les éloges qu'on lui adressait , réussit tellement à la coiffure de la reine , qu'elle n'avait jamais été de la sorte. En vérité , c'était merveille de voir le moelleux des boucles et la délicatesse du coup de peigne. La reine , transportée , le retint à sa cour , et sur-le-champ lui fit donner la charge de grand coiffeur de la couronne en l'invitant au bal du soir.

L'amiral ne fut pas trop enflé de sa nouvelle dignité : on eut beau le complimenter , lui faire à l'envi des éloges sur son triomphe , chose rare , il fut modeste ; et , au milieu de cet encens de cour qui corrompt les meilleurs naturels , il resta lui-même. Toutefois , en se retirant , il ne laissa pas que de se féliciter de n'avoir jamais eu complètement la sottise de négliger le peigne pour le compas et le quart de cercle.

Le soir vint. L'amiral ou plutôt le grand coiffeur , c'est tout un , se rendit au bal de la cour. Quand il entra , ce fut un saisissement général , un murmure d'approbation que n'empêcha pas même la présence du roi

et de la reine. Le fait est qu'il avait un costume nouveau que tous les hommes lui enviaient. Quand il dansa, ce fut bien autre chose, par ma foi. Il est vrai qu'il enseigna aux dames et aux cavaliers une matelote et un branle qui bannirent pour un mois toutes les autres danses de la ville et de la cour. Quand on l'engagea à faire un peu de musique pour réjouir l'assistance, il se laissa long-temps prier; mais aussi, lorsqu'à la fin il se fit entendre, ce fut une extase, une convulsion, un spasme dans l'assemblée. Elle était pendue à son flageolet. (L'amiral jouait du flageolet).

Par hazard il rencontra à ce bal la personne qui lui avait donné le matin le conseil qu'on connaît, touchant l'ordre de coiffer le roi. C'était, comme il en put juger par ses vêtemens et la considération dont il était l'objet, un courtisan d'un rang distingué : il le remercia avec reconnaissance de ses excellens avis, et comme il était fatigué et qu'il désirait s'enquérir plus à fond des mœurs et du caractère des Frivolites, il tira le courtisan à part, et quand il fut bien établi dans l'embrasure d'une croisée, celui-ci : Mon cher ami, lui dit-il, je vous avouerai sans préambule que je suis étranger comme vous dans cette ville. Lors de mon arrivée ici, je me rendis bientôt nécessaire aux Frivolites. Ils étaient justement dans cette disposition d'esprit où un peuple cherche à sortir de la barbarie des manières. Ils n'avaient pas encore de goût, mais seulement du goût pour le goût. Ils ignoraient encore les modes, mais on convenait déjà qu'il n'était plus possible à une honnête femme de porter la même robe en toutes saisons, et aux hommes d'avoir toujours la même forme d'habit, comme on a le même nez. Jusque-là, on ne s'était guère occupé que de sciences, de métaphysique et de théologie. Pauvres gens ! Combien je leur fus utile pour les tirer de cette stupéfiante route où ils étaient engagés ! Les airs maniérés, les complimens, le bon ton, les vapeurs, les soupers divins, les dépenses de fantaisie, les amitiés du bout des lèvres, les amours d'un jour, toutes ces fleurs d'urbanité, étaient dans leur bouton, n'attendant que l'occasion d'en sortir. Je fus le soleil propice qui les fit éclore ; les maris aimaient leurs femmes et ne s'en cachaient pas ; je les guéris de cette maladie ; les hommes étaient en général francs et sincères ; je réussis à leur ôter ce ridicule ; par mes soins, ils échangèrent cette franchise grossière et abrupte contre une gracieuse politesse infiniment préférable. Aussi, étudiez-les aujourd'hui,

ils sont prodigieusement en voie de progrès ; la politesse est leur âme , mieux vaudrait avoir trahi son ami , que lui estropier un compliment , et naguère un mal appris qui s'avisa de dire à un ministre : vous êtes un sot , fut sévèrement blâmé de chacun , parce qu'il n'avait pas tourné sa phrase ainsi : Votre gracieuse excellence est une sotte.

Au demeurant , la colonie n'a pas été ingrate , je l'avoue : pour me récompenser de mes bons offices , on a créé une charge de la couronne. Vous parlez au grand contrôleur des modes ; cette place a bien des fleurs , mais elle a ses épines. Avec de pareilles gens , une mode vieillit en huit jours. Au reste , jusqu'à présent , mon imagination active et ingénieuse m'a , grâce à Dieu , bien servi. J'ai d'ailleurs mis en œuvre un moyen qui a fait merveille : j'ai répandu parmi les Frivolites , des romans délicieux de toutes espèces et de tous âges , des vaudevilles pétillans d'esprit , des opéras d'amour fondu , d'excellentes tragédies Casimiriennes , de bons drames Hugoniens et autres bouffonneries de la même province. Vous ne sauriez croire avec quelle sagacité charmante les Frivolites en ont imité les grâces ! Nous comptons aujourd'hui plus de six mille poètes et neuf mille romanciers ; vous en jugerez vous-même.

Maintenant , cher ami , j'ai une confidence à vous faire. Vous m'avez plu tout d'abord , et je ne crains pas de m'ouvrir à vous... Il s'agit tout simplement de vous joindre à moi pour le maniement des affaires publiques. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que refuser serait vous nuire à jamais , et qu'au pays des Frivolites la meilleure cause qu'on puisse avouer est celle de la mode.

Sans répondre un mot à ce discours , l'amiral se contenta de serrer la main du courtisan. Les deux profonds politiques s'étaient compris.

En ce moment un nain , élégamment vêtu , vint de la part de la reine prier l'amiral pour la contredanse suivante.

HYPOLITE HOSTEIN.



ADIEUX.

Je n'y puis croire encore : tu m'as été ravie ,
Petite sœur gentille, aux yeux noirs et brillans ,
A la bouche rieuse , aux gestes sémillans ;
Toi, qui savais si bien me disposer ma vie !

Toi, que j'aimais surtout quand tu venais t'asseoir ,
Avec de doux baisers près de ton pauvre frère !
Ah ! je n'entendrai plus ta voix qui, vers le soir,
Egayait ma chambrette aujourd'hui solitaire !

Adieu donc à présent nos folles causeries ,
Et nos légers chagrins si vite consolés !
Adieu nos gais projets , nos courtes bouderies !
Adieu rires et pleurs par nous toujours mêlés !

Ah ! ce bonheur passé n'est plus qu'un doux mensonge :
C'est le rêve enchanteur qu'apporte le sommeil.
Adieu ma pauvre sœur ! Adieu bien-aimé songe !
Ah ! berce-moi toujours , et sois-moi sans réveil !

LA CLÉRISTE.

(HISTORIQUE.)

C'était l'heure où le crépuscule parsème les airs de ses ombres poétiques ; la cathédrale de Grenoble , remplie par la majesté de Dieu , respirait la sainte grandeur des temples et le profond recueillement des solitudes ; les pensées s'agrandissaient dans ce désert sublime , s'élevaient brûlantes vers le créateur , redescendaient plus calmes dans le cœur de l'homme. Un beau jeune homme, à la noire chevelure bouclée, au front

élevé, au regard doux et triste, priait, agenouillé sur le marbre de l'autel; la mélancolie était imprimée sur sa noble physionomie, le malheur y gravait son cachet de bronze : il souffrait moins cependant depuis qu'il avait pleuré devant Dieu.

Soudain, dans l'enceinte sacrée, une voix sombre lui crie : Espérez ! Et devant lui tombe un billet cacheté, à son adresse ; le jeune homme releva vivement sa tête penchée vers la terre ; mais il ne vit rien, qu'un fantôme obscur qui se perdait derrière les hautes colonnes, à l'entrée de la sacristie.

Six mois auparavant, la ville de Grenoble s'était longuement entretenue de la disparition subite de mademoiselle Delphine de Monglas. Les amis de madame la marquise n'osaient eux-mêmes l'interroger sur le sort de Delphine ; on avait remarqué que la colère animait ses traits, qu'une morose taciturnité plissait son front chaque fois que devant elle on prononçait le nom funeste de cette fille jadis adorée. Seulement une vague rumeur circulait dans la ville, répétant tout bas que, vers la même époque, une dame de haut rang avait relégué sa fille, jeune personne de seize ans, d'une angélique beauté, dans le couvent des Cléristes. On ajoutait même que l'impérieuse mère avait vivement prié l'abbesse d'exercer envers sa pauvre victime, toutes les rigueurs en son pouvoir, de veiller sévèrement sur ses actions et surtout de lui interdire toute correspondance. Les mieux informés prétendaient encore que madame la marquise de Monglas déplorait chaque jour l'aveuglement de son adorée Delphine dont le cœur fidèle à Julien Moronval, jeune homme très-connu, très-aimé dans le monde, mais sans fortune et sans naissance, refusait son amour au brillant duc de Bièvre, parti riche et puissant. Du reste, la tristesse et l'abattement de Julien Moronval et son éloignement des bals et des soirées qu'il recherchait autrefois avec ardeur n'avaient échappé à personne.

Anselme, moine et cordelier, confessait les Cléristes de Grenoble. Les larmes qui rendent la beauté si touchante, le désespoir, les attrails d'une jeune novice, introduite dans le cloître depuis quelque temps par sa mère, avaient allumé dans le cœur d'Anselme une de ces flammes rapides qui ne tiennent que des sens et passent comme l'éclair, mais dévorent comme l'incendie, maîtrisent comme la foudre, une de ces

flammes qu'il faut satisfaire à tout prix ; cette novice c'était Delphine de Monglas. La marquise espérait ainsi vaincre la fermeté de l'amante de Moronval. Fatale erreur d'une mère qui ne savait pas que la résistance enflamme et ne calme jamais les passions ! Aveuglement funeste d'une femme qui ignorait que le cœur compatissant d'une mère peut seul parler au cœur égaré d'une fille !

Anselme avait employé, cinq mois entiers, toutes les ressources du confessionnal, toute l'éloquence des désirs, tout l'empire de la religion ; mais ses traits impuissans glissèrent, sans la blesser, sur l'âme de Delphine.... Et chaque jour, à l'église, Anselme admirait ses longs et beaux cheveux blonds, ses tendres regards d'un bleu céleste, où l'amour semblait sourire, ses lèvres si roses, où son âme paraissait errer, et chaque jour augmentait l'ardeur de sa passion ! Ce n'était plus de l'amour ; c'était du délire.... La nuit précédente il était parvenu à pénétrer dans la cellule de Delphine. A peine entré, comme un vautour dans le nid de la colombe, il dévorait déjà du regard des attraits qu'il allait enfin posséder.... Mais Delphine était encore debout, près de sa croisée, menaçant d'appeler ses compagnes. Un pareil éclat eût perdu Anselme, sans accomplir ses fanatiques rêves de volupté ; il se retira, la haine et le désir de la vengeance dans le cœur. Le lendemain son orgueil blessé le conduisit à la cathédrale. Les mystères du confessionnal lui avaient tout révélé ; l'infortunée Delphine, en croyant accomplir un devoir divin, s'était livrée au bourreau. Anselme avait jeté aux pieds de Julien le mystérieux billet.

Après avoir lu, Moronval était rentré précipitamment dans sa chambre, l'âme enivrée de douces espérances. Il écrivit quelques lignes, se rendit au couvent des Cordeliers, demanda le directeur des Cléristes, lui remit une lettre scellée et disparut. Anselme avait remarqué, avec une joie féroce, que l'expression du bonheur remplaçait sur les traits de Julien l'empreinte de la mélancolie, et s'était écrié : Je serai donc vengé !

Les étoiles du firmament brillent sur un ciel sans nuage, mais obscur ; la voix mélodieuse des nuits et les bruits des pas de Julien troublent seuls le silence qui règne sur la route qui conduit au couvent des Cléristes. Balancé entre la crainte et l'espérance, une échelle de soie à ses mains, Julien, pensif et rêveur, s'achemine lentement vers le mur

des jardins des Cléristes, en face des bâtimens. Il sait donc enfin où respire sa bien-aimée ! il va donc enfin la revoir, la presser sur son cœur ! Le doute n'entre pas même dans son âme. Combien il bénit l'ange protecteur qui vient de lui révéler cet important secret, et qui lui promet, généreux messenger, de porter ses prières à sa chère Delphine !

Dans une cellule du couvent, sœur Claire, tourne et retourne vingt fois, baise et rebaise encore des caractères adorés, tracés par une main bien connue. Nous serons donc heureux ! s'écrie-t-elle. Puis effrayée comme si les murs répétaient ses paroles, elle acheva de penser : à minuit ; oui, j'y serai ! bon Julien ! il a tout prévu ! une chaise de poste est à la porte de France ! dans huit jours mariés sur les terres d'Espagne ! oh ! oui, fuyons, fuyons ! oui, Julien, je serai à toi ! Quelques minutes sont à peine écoulées ; la lune monte au milieu de l'horizon, et vêtue d'une robe, sombre comme les ténêbres, Delphine met le pied sur une échelle de soie. L'échelle casse et tombe à terre. Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, le ciel maudit ma fuite..... Rends moi ta moitié, lui dit Julien, je rattacherai l'échelle, elle peut encore servir. Delphine lui jeta par-dessus les murs la partie qui était restée à ses mains tremblantes ; une froide sueur découlait de ses membres : ce fatal retard pouvait les perdre.

Vos cordeliers maudits ont oublié l'heure, disait impérieusement l'abbesse des Cléristes au moine Anselme tandis que l'horloge de la chapelle sonnait minuit ; et lui, les traits décomposés par la terreur, marchait à grands pas, avec l'agitation d'un homme que bouleversent des passions impétueuses, avec l'effroi du méchant qui voit lui échapper la proie qu'il allait saisir ! Grand Dieu ! s'écria-t-il, si nous arrivions trop tard. Je le crains, continua l'abbesse ; cependant nos mesures sont admirablement prises. J'ai remis moi-même, en l'absence de Delphine, la lettre de Julien sur le prie-dieu de sa cellule ; nul doute qu'elle ne cède aux prières de son amour. Mais elle l'aime donc bien ? — Si elle l'aime ! reprit avec feu le moine sur des charbons ardents. Il ne put en dire plus ; tous les serpents de l'amour, tous les poisons de la jalousie se glissèrent dans ce cœur que dévorait une passion de l'enfer. En ce moment un bruit sourd retentit dans le couloir ; les regards jusque-là si sombres d'Anselme brillèrent d'une flamme extraordinaire : on eût dit l'éclair de

la tempête qui va gronder; la porte s'ouvre, quatre frères lais paraissent, Anselme s'élance, les cordeliers et l'abbesse le suivent; la sinistre cohorte marche avec rapidité le long des murs du jardin, sur les terrains extérieurs. Minuit un quart résonne dans les airs, Delphine s'élance à terre... Grand Dieu! s'écrie-t-elle; puis elle recule épouvantée, chancelle et tombe.... Anselme était auprès d'elle; deux hommes vigoureux rendent impuissante la rage de Julien, deux autres emportent Delphine....

Je vous le jure, monseigneur, j'ai dit la vérité; mes larmes doivent suffire pour que vous ne la révoquiez pas en doute. — Mais êtes-vous sûr, monsieur, que ces cris étouffés, ces plaintes, ce bruit sourd que vous avez entendus ne soient pas l'effet d'un prestige trompeur? — Oh monseigneur! voici trois jours que, couché des heures entières sur la terre humide, je prête une oreille attentive; je ne puis m'être trompé. Je suis encore certain des renseignemens que j'ai pris : ce lieu correspond à la sommité des caveaux appelés dans les couvens *in pace*, où, dit-on, l'on a vu quelquefois des abbesses enfermer pour le reste de leurs jours d'infortunées religieuses; je vous en conjure, monseigneur, n'abandonnez pas Delphine de Monglas à son malheureux sort; ayez pitié de moi, ayez pitié d'une victime innocente que j'ai précipitée dans l'abîme. L'abbesse du couvent a annoncé sa mort aussitôt après le jour fatal de son enlèvement; le monde, sa mère l'ont oubliée; elle n'a plus que vous, monseigneur. Et en disant cela le beau jeune homme, les joues creusées par la douleur, les traits flétris, les yeux obscurcis de larmes, s'agenouillait aux pieds de monseigneur, et baisait ses mains, baisait ses genoux. — Relevez-vous, monsieur, dit-il avec une bonté paternelle, et revenez ce soir. S'il en est ainsi, j'interposerai mon autorité auprès de madame de Monglas. Delphine n'est que novice; j'espère vous unir. Julien l'embrassa dans ses transports de joie; il était comme un fou qui délire : d'un bond il franchit les degrés de l'hôtel, et se mit à courir à travers la ville comme un insensé. Monseigneur le comte de Madayan, évêque de Grenoble, retiré dans son cabinet, réfléchissait à ce qu'il avait appris.

Nous n'avons jamais eu la clé de ce caveau, disait l'abbesse, à minuit, à monseigneur de Madayan, auprès de qui était Julien dans les pénibles angoisses d'une cruelle attente. Monseigneur fit appeler un serrurier :

la porte fut enfoncée. L'abbesse avait disparu. Monseigneur entra seul, précédé de Julien. A la lueur d'une faible clarté qui provenait d'une ouverture élevée donnant sur le jardin, on remarqua un creux immense qui conduisait au dehors, presque achevé : c'est de là que partait le bruit qu'avait entendu Julien ; des mains humaines semblaient y travailler encore, ou du moins l'avaient fait tout fraîchement. On chercha ; l'évêque entend un cri ; il se retourne ; au fond du caveau il aperçoit Julien qui pleure et presse sur son cœur la tête d'une femme. quelle tête ! on eût dit l'ombre d'une céleste apparition ! on eût craint, en respirant, de faire évanouir cette forme si frêle, si blanche et pourtant si pénétrante. Monseigneur s'approcha d'eux. — Mon bon Julien, disait Delphine, nous nous reverrons donc avant ma mort ! je l'espérais toujours ! mon cœur ne m'a pas trompé. Sa voix était douce et suave, mais faible comme un son qui expire. Julien, suffoqué par ses émotions, ne pouvait parler : il était agenouillé, la contemplait avec amour, et tremblait de la reperdre. — Monseigneur ? reprit-elle. — Oui, c'est notre ange, c'est ton sauveur, dit enfin Julien ; il vient te chercher. — Me chercher ! dit tristement Delphine. Un sourire suivit ces mots ; dans ce sourire on devinait l'incrédulité au bonheur. — Monseigneur, reprit après un long silence sœur Claire, n'est-ce pas, Dieu me pardonnera ? Oui, lui dit avec son évangélique bonté le vénérable évêque, Dieu vous pardonnera et je vous unirai à votre ami Julien. Mais il est temps de quitter ce séjour infect ; je vais ordonner qu'on vous transporte ailleurs. — Inutile ! reprit avec une véhémence extraordinaire Delphine ; inutile ! monseigneur ; mais réalisez notre espoir : unissez-nous, monseigneur ; que je meure l'épouse de Julien. — Grand Dieu ! s'écrie celui-ci, et il retombe sur la couche de Delphine. — Oui, monseigneur, hâtez-vous, je me meurs, je ne sortirai pas d'ici. Le comte de Madayan, espérant la ranimer, et sûr du consentement de madame de Monglas quand il parlerait lui-même, les unit devant Dieu. Delphine et Julien étaient religieusement époux sur la terre. Delphine baisait l'anneau épiscopal ; Julien suivait avec une inquiétude effrayante, sur les traits de Delphine, la trace d'une vie qui semblait devoir échapper ; on eût dit que son âme était suspendue à ses lèvres, prête à suivre celle de son épouse. Tout à coup Delphine, retombée sur son chevet de paille, tend sa main à

Julien, dit : Adieu ! et remonte dans la patrie des anges. Après deux jours d'une léthargie profonde, Julien, que l'on avait emporté sans mouvement, retrouva la vie et ses douleurs ; il entra quelque temps après au grand séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, d'où il ne sortit que pour monter sur l'échafaud révolutionnaire.

Madame de Monglas, dévorée de remords, blâmée par ses amis, ne tarda pas à mourir dans les angoisses du désespoir, en présence du spectre effrayant de sa fille, que, dans son délire, elle voyait se lever menaçante de sa couche de paille, pour lui reprocher sa mort... et la maudire...

BARTHÉLEMY GAYET.

PUBLICATIONS.

STRUENSÉE OU LA REINE ET LE FAVORI. Cet épisode intéressant, puisé dans l'histoire du Danemarck, offre des situations dramatiques, un intérêt soutenu. On désirerait, il est vrai, plus de grandeur dans le caractère un peu pâle de la reine Mathilde, plus d'héroïsme de la part de Struensée. Pourquoi le ministre est-il paralysé par l'amant, tandis que son génie pourrait facilement faire marcher de front la glorieuse réforme de l'édifice féodal et le mystère brûlant de son amour ? Il résulte de cette combinaison défectueuse que le philosophe qui, le premier, parut en lice sur la scène, laisse, en disparaissant, un vide que l'amant ne parvient pas à combler ; mais le noble caractère du comte de Rantzau, ce sage et superbe défenseur des vieilles constitutions, brille d'un éclat toujours pur, toujours admirable et toujours admiré. Le comte de Rantzau est le véritable héros du drame. En résumé, nous remercions l'association de MM. Arnoult et Fournier des heures de loisir qu'elle nous a données.



THÉÂTRES.

— Les pauvretés dramatiques des jours passés ont de si faibles échos dans le monde littéraire, que c'est à peine s'il en parvient jusqu'à nous un son déjà mourant. C'est un *de profundis* que nous leur devons et non pas une analyse : ainsi ferons-nous dans le silence du cabinet.

— Nous préférons vous parler encore d'Ali-Baba, cette œuvre magnifique et jeune du génie d'un vieillard; cela du moins ne vous sera pas étranger, à moins que d'aujourd'hui seulement vous ayez revu les boues et les palais de notre Babylone. Alors n'attendez pas davantage et retenez vite une loge à l'Opéra pour la plus prochaine représentation d'Ali-Baba; nous vous promettons émotions et plaisirs. Un nouveau charme est venu depuis quelques jours embellir ce chef-d'œuvre déjà si beau de lui-même, et ce charme, c'est notre séduisante sylphide; nous ne la désignerons pas; vous devez déjà l'avoir nommée.

— Nous ne pouvons oublier, en faveur de l'Opéra, dont l'habile directeur nous promet déjà pour nos longues soirées de novembre un ballet nouveau, le théâtre fashionable, le théâtre Italien; ce serait une injustice dont nous sommes loin de vouloir nous rendre coupables; d'ailleurs, la charmante Julie Grisi a une si jolie voix!.. peut-on n'en pas parler?... Mademoiselle Ungher, dont les champions avaient à juste titre prédit les succès; Ivannof, qui révèle à la fois et son existence et un talent immense, de concert avec mademoiselle Julie Grisi, avec Tamburini, toujours beau; Rubini, toujours le plus ravissant des chanteurs, nous promettent un ensemble remarquable.

MODES.

— Puissante mode, que ton despotisme est superbe! c'est toi qui nous avait apporté les jolis mantelets de blonde et de points d'Angleterre, et maintenant que tu les as répandus avec profusion.... tu nous les enlèves.... par cette raison-là.

— En revanche, tu nous a légué les manteaux de satin *Pompadour* à manches, à doubles pèlerines garnies de glands, des magasins de M. Gagelin, 93, rue Richelieu.

— Nous citerons également deux manteaux *cachemire indou*, imprimés, des magasins de M. Narey fils, 7, rue de Grammont.

L'un est à fond orange, couvert de grands ramages, parsemés de larges roses avec leur feuillage. Tout autour, devant et au bas, la bordure, des mêmes fleurs, se trouve sur un fond noir, haut d'un demi-quart, avec même disposition à la pèlerine.

L'autre, fond noir uni, est entouré d'une bordure fond rouge, à dessins cachemires de plusieurs nuances, qui se détachent en pointe sur le fond.

— Mais un point nullement proclamé et pourtant réel, quoique déjà vieux, c'est celui des châles brodés en couleurs; nous en avons admiré ces jours derniers, un, vraiment élégant, appartenant à madame la générale ***, et qui partait pour la campagne. Il était en cachemire noir, entouré d'une bordure de soies de diverses couleurs, avec deux bouquets

semblables, terminés en pointe ; mais le dessin était si gracieux, de si bon goût, les soies si délicatement nuancées, la broderie si légère que ce châle, encore sans rival, pourrait avec raison se donner pour modèle en ce genre.

Les robes élégantes du matin se portent en étoffes de soie, brodées en plein d'un bouquet de petites fleurs en soie de couleur.

REFLETS.

Nous citerons d'avance à nos lectrices l'importante *Histoire de la Révolution française* qui s'imprime en ce moment chez M. Baudouin, 2, rue Mignon ; son luxe typographique, la beauté du papier et surtout le style pur et correct et l'impartialité de son auteur, M. Tissot, répondent d'avance du succès de cette intéressante entreprise. *L'Histoire de la Révolution française* embrasse la période de 89 au 18 brumaire, et se publiera par livraison ; elle doit former 4 beaux volumes in-octavo, et sera accompagnée de portraits et de gravures sur acier. Chaque livraison de cinq feuilles est de 50 centimes ; les gravures et les portraits sont à 10 centimes.

On souscrit chez M. BAUDOUIN, 2, rue Mignon.

— Le public des boulevards attend avec impatience la première représentation de *Marie d'Angleterre*. A droite, on entend dire que l'auteur n'a rien fait d'aussi sublime ; à gauche, d'aussi absurde. Lequel des deux croire ? Aucun, dans l'intérêt de l'art : nous devons attendre de juger par nous-mêmes l'œuvre d'un homme qui a droit à une critique impartiale.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LES GRACES paraissent tous les cinq jours, par livraison d'une feuille d'impression accompagnée d'une lithographie sur un sujet du journal ; elles forment, par trimestre, un élégant volume grand in-octavo, et indiquent toutes les inventions ou nouveautés qui peuvent servir aux plaisirs ou à l'utilité des Dames.

Prix pour la France : 9 f. pour 3 mois, 18 f. pour 6 mois, 36 f. pour un an.
pour l'étranger : 9 f. 50 c. 19 36

Les abonnemens datent des 11 et 26 de chaque mois.

On souscrit au bureau de l'administration, 23, passage Dauphine.

S'adresser pour la rédaction, 5, rue des Beaux-Arts.

Affranchir les demandes, renseignemens et envois.

Le Gérant, LEROUGE.

Imprimerie de P. BAUDOUIN, rue et hôtel Mignon, n. 2.